

ECOLE FREUDIENNE DE PARIS

C O N G R E S

des

30-31 octobre — 1^{er} novembre 1966

R E C U E I L

des

COMPTES RENDUS DES TRAVAUX

de la

SECTION I

(psychanalyse pure)

Denis VASSE

ECOLE FREUDIENNE DE PARIS

C O N G R E S

des

30 - 31 octobre - 1er novembre 1966

R E C U E I L

des

COMPTES RENDUS DES TRAVAUX

de la

S E C T I O N I

(PSYCHANALYSE PUPP)

Denis VASSE

S O M M A I R E

- Durand de Bousingen R. : Le complexe d'Oedipe : acte en parole - page 1
 - Gasqueres E.A. : "Note pour le Congrès" - page 4
 - Lacan J. : Problèmes cruciaux pour la psychanalyse - page 10
 - Leclaire S. : Les éléments en jeu dans une psychanalyse - page 14
 - Martin P. : La théorie de la cure d'après J. Lacan - page 20
 - Martin P. : Le concept de "perversion" dans la nosologie psychiatrique - Etude critique dans la perspective freudienne - page 26
 - Melman Ch. : "Note pour le Congrès" - page 34
 - Perrier F. : Clinique et praxis freudienne - page 36
 - Rosolato G. : "Note pour le Congrès" - page 45
 - Safouan M. : Recherches sur le rêve - page 48
 - Stern A.L. : Psychanalyse "didactique" et inceste - ou L'inceste chez les psychanalystes - page 50
 - Tostain R. : Fétichisation d'un objet phobique - page 53
 - Valabrega J.P. : "Note pour le Congrès" - page 56
 - Vasse D. : De la séduction à la vérité ou le passage humain - page 59
-

1966 -

- a) Comment survivre à Freud ? (Critique, N° 224).
- b) BALINT (M) Le médecin, son malade et la maladie - (Traduit de l'anglais, nouvelle édit. revue et augmentée, I vol., Payot).
- c) BALINT (E) et BALINT (M) - Techniques psychotérapeutiques en médecine- (Traduit de l'anglais en collab. avec J. Dupont, à paraître, Payot, 1966).
- d) Les conceptions actuelles en psychosomatique (Rev. méd. Psychosoma.; 1966, N° 1)

1967 - (à paraître)

- a) Problèmes de théorie psychosomatique (in Encyclopédie-médico-chirurgicale).
- b) Le problème anthropologique du Phantasme (Exposés et débats de psychanalyse, Ecole freudienne de Paris, I vol. collectif, en préparation.).

=====
=+++++=+++++=+++++=+++++=+++++=+++++=+++++=+++++=

Denis VASSE

DE LA SEDUCTION A LA VERITE
OU LE PASSAGE HUMAIN

Tout enseignement s'origine en une séduction.
La séduction se caractérise en ceci qu'en elle savoir et vérité sont toujours confondus. Cette confusion nie l'inadéquation radical entre savoir et vérité en l'homme et, à la

limite, elle nie la différence entre les hommes. Plus exactement la différence est alors vécue et saisie comme la non-différence. Il s'ensuit une dissociation due au non développement du désir, seul lien entre la source énergétique de la pulsion continue (ICS où la rupture de la négation n'existe pas) et la demande solitaire et discontinue (CS où apparaît la négation). A dissocier ainsi le rapport CS/ICS, discontinu, la notion d'altérité radicale aussi bien de l'ICS que de la réalité de l'autre disparaît. Et avec elle, le désir qui constitue le sujet et son rapport au monde. Le désir s'alimente de son rapport à ce qui n'est pas lui, à ce qui lui manque. Dès que le rapport est dissocié et que le manque disparaît, le désir, en tant que désir, meurt. Le manque constitue le désir : il est en moi (moi comme autre, ICS) et hors de moi (autre comme moi c'est à dire rapport CS/ICS). L'objet (a), en ce qu'il occulte ce manque en me révélant l'autre dans un leurre perpétuel est bien, au sens où l'entend J. Lacan, "cause de mon désir".

Toute vie humaine est ordonnée à la vérité en ce qu'elle est le lieu du développement du désir, indicateur du manque qui le constitue et créateur d'un espace.

C'est en référence au manque que savoir et vérité peuvent s'articuler et trouver dans leur différence le lieu unique de leur révélation réciproque, de leur paradoxale unité. Le sujet du savoir est voué à ne jamais "savoir la vérité". En dénonçant le leurre du savoir, il ne peut qu'indiquer la vérité comme l'objet qui lui manque, "l'impossible réalité".

Socrate sait qu'il ne sait rien. Il indique ainsi la vérité qui se donne comme impossible dans le possible cheminement du savoir.

C'est au stade du miroir (J.Lacan), nous semble-t-il, que revient l'immédiate et fallacieuse identification du

savoir et de la vérité, instant jubilatoire avant de devenir nostalgie d'un paradis perdu, moment privilégié où s'articule peut-être la continuité du narcissisme I et le retour sur soi du narcissisme II dont il représente le point de fixation. A s'y figer, le désir ne trouve pas son chemin. L'espace différentiel s'y réduit constamment : le savoir, loin de se différencier de la vérité, semble l'exprimer adéquatement. Face au miroir, je suis ce que je vois et je sais ce que je vois. L'autre c'est moi. Tout cheminement, en effet, exige que savoir et vérité se différencient d'une "différence exquise" (j'emprunte ce terme à S. Leclaire), c'est à dire une différence qui sort, en tentant de la prouver, de l'équation. Comme on dit d'une douleur qu'elle est exquise quand, tout à la fois, elle est de l'ordre de la jouissance d'une vérité qui se révèle comme savoir de l'autre et de soi-même, et de l'ordre du déchirement d'une unité pleine et primitive qui ne se révèle à elle-même que par la médiation d'une étrangeté, l'altérité restant le lieu de sa "signifiante".

Que la notion de différence, dans son rapport au manque et au désir, jaillisse partout où l'homme tente de se reconnaître pour ce qu'il est et que, pour éviter la vertigineuse différenciation de son être, il tente d'abord de s'y méconnaître en la niant ou en la posant comme un but à atteindre (ce qui est lui ôter sa fonction constitutive du désir et revient à la nier en niant le désir : "il faut..."), nous l'entrevoyons à chaque fois que nous étudions un des moments de la conflictuelle croissance humaine, comme à chaque étape de l'analyse où surgit le désir dans son rapport à l'objet (a), coupure et/ou suture.

La méconnaissance du désir revient à isoler le monde imaginaire de la pulsion où le savoir se donne pour vérité, du monde de la réalité où la vérité se donne comme savoir "objectif". Débarassés du désir, l'imaginaire devient délir de

rationalisation et la réalité apparaît comme rationalisation délirante. La méconnaissance du désir est l'obstacle majeur à l'accès de l'ordre symbolique qui distingue et unit d'une part le besoin s'enracinant dans la pulsion à la recherche de la béatitude primordiale (savoir = vérité) et, d'autre part, la demande solitaire, vertige et aveu d'une différence irréductible, irruption de l'altérité qui soutient le désir, en soi et hors de soi.

Ainsi en va-t-il des divers problèmes trop rapidement abordé par nous dans quelques études: "Race et racisme, essai d'analyse in Etudes, Juillet - Août 1965 - "Le renoncement ou la vérité du désir" (inédit) - "Essai sur l'image" (oct. 1965, inédit) "Prière et travail, du besoin dans la prière à la prière de désir" (Avril 1966, inédit) "Le travail scolaire, du rapport de force à la création d'un espace" (juillet 1966) "l'enfant les parents et le monde" et "Les parents et l'Ecole" in "Echanges", 5 Nov. 1966)

Plus avant, nous avons été intéressé par la situation de la femme dans la société musulmane, "La femme algérienne", in Travaux et Jours N° 13 Avril - Juin 1964, Beyrouth. Nous avons découvert la difficulté d'assumer la différence sexuelle dans un univers religieux où Dieu n'est pas conçu comme être désirant et/ou désiré et où, corrélativement, la notion de filiation n'apparaît jamais. Celle-ci est niée dans le rapport de l'homme à Dieu comme dans le rapport du fils au père dans la mesure exacte où, dans l'Islam, le fils ne peut jouir de l'autorité de père qu'à la mort réelle du père; Cette référence à la pure réalité enraye constamment le fonctionnement de l'ordre symbolique. Elle répond strictement à une inspiration prophétique qui ne se réfère pas au corps (la notion d'incarnation n'est pas présente dans l'Islam) mais à une parole qui est, en tant que telle, vérité divine. Ainsi n'est pas permis l'établissement de l'ordre symbolique

Une telle structure religieuse ne nous paraît pas rendre compte de la structure de l'homme découverte par la psychanalyse.

Par contre, et quoiqu'il en soit, il nous est progressivement apparu que, dans la tradition judéo-chrétienne la position de Dieu, en ce qu'elle permet la référence au "Nom du Père" (J. Lacan), établit, tout comme la position du nombre 0 en Mathématique, la possibilité de l'ordre symbolique dans lequel la dissociation du savoir (science) et de la vérité assure la paradoxale unité d'un sujet désiré / désirant dans son rapport au savoir et à la vérité.

Commentant Frege, Miller écrit ("La suture", Cahiers N°1) à propos de la place du 0 : "Il a été nécessaire afin que fut exclue toute référence au réel, d'évoquer au niveau du concept, un objet non-identique à soi - rejeté ensuite dans la dimension de la vérité." Cette situation du 0 comme possibilité du développement du savoir numérique éclaire sur la nécessité de la position de Dieu, dans la tradition judéo-chrétienne. Pour que l'homme vive - et se sache (comme "unité il a été nécessaire d'évoquer (et d'invoquer ?) un Dieu, sujet identique à soi - ramené ensuite dans la dimension d'une unité ou d'un individu dans le champ du nombre et du nom (incarnation). Ainsi se trouve exclue toute référence stérilisante à la pure réalité aussi bien qu'au pur imaginaire. Toute connaissance, numération ou nomination, suppose un objet (ou un sujet) 'contradictoire', suture où s'inscrit le rapport du sujet à son discours. Elle s'établit ainsi dans l'ordre symbolique dont le jeu va permettre d'indiquer comme coupure, ouverture ou manque cela même qui se donne comme suture et lien. Qu'il nous suffise d'évoquer ici l'oeuvre d'un St Jean de la Croix.

La place de Dieu permet le développement indéfini d'une science (aussi bien que d'une foi, d'ailleurs) qui pose comme étant d'un autre ordre, cela même qui est à connaître par le sujet du savoir : la vérité en ce qu'elle est l'identité de chaque être à soi.

Le lien qui unit les êtres (nombre) et qui fait l'unité d'un être (individu, nom) ne se trouve ni dans la pure vérité, ni dans le pur savoir mais bien dans le désir qui, tendu entre les deux, ne saurait être réductibles à l'un ou à l'autre et qui s'évanouirait (comme le corps) si le savoir était adéquatement la vérité. L'unité et/ou la différence réside dans la tension qui se soutient de ce que les deux termes qu'elle implique ne sont pas réductibles l'un à l'autre, tout en s'alimentant l'un de l'autre : où nous retrouvons la structure du désir et de l'ordre symbolique qu'il implique. Ce qui s'évanouit constamment, dès lors, c'est l'autre (moi, le prochain ou Dieu dans leur vérité) dont l'objet (a) est signifiant au temps précis où il "chûte" comme savoir de l'autre. Cette pulsation au lieu du (a) permet la persistance du désir et son renouvellement, la vie et la survie du corps.

Visant la vérité, le désir a pour objet le savoir, et l'objet du savoir est de rendre compte de la vérité désirée. Mais savoir et vérité se soutiennent de ce que leur "réalisation" dans le désir qui les lie, les laisse hors de portée l'un de l'autre : le réel, dit J. Lacan, c'est l'impossible. C'est pourquoi l'on parle d'un sujet du savoir et non pas d'un sujet qui se saurait ou qui saurait la vérité. S'il advenait qu'il en soit ainsi, en effet, que le sujet soit sa parole, savoir et vérité s'épuiseraient dans le leurre de leur identité. Alors que ce qui les constitue nécessairement, en rendant compte de la structure du corps, c'est le manque. De cette différence avoué par sa référence au manque et qui fait du sujet le même et l'autre, la meilleure ou, du moins, la radicale manifestation est la différence sexuelle, référence au manque et à l'autre.

Le piège intellectuel (d'une certaine philosophie de la complémentarité ou de la bipolarité apparaît ici dans toute son ampleur ; d'une part, le savoir n'est pas le complément de la vérité, il est ce sans quoi la vérité n'est pas ; d'autre part, le savoir d'un moment ne devient pas la vérité

d'un autre, sauf à éliminer la dimension du manque qui les constitue. L'unité - toujours hypothétique - apparaît comme la référence au manque voilé et dévoilé par le jeu de l'objet (a) et discernable dans la cure : le discours de l'analysé finit par venir non seulement occulter ou réduire le manque, mais témoigner que sa relation à sa vérité de sujet, relation qu'il manifeste dans son corps, ne peut être que de l'ordre symbolique en lui, la représentation donnée de l'irreprésentable ne se soutient qu'à indiquer la "refente" qui structure le sujet qui parle en ce lieu de son ouverture à la vérité et au savoir lié de son désir.

L'oeuvre de Freud et la lecture qu'en fait J. Lacan l'analyse de ma propre expérience, révèlent la possibilité de la cohérence comme de l'incohérence de l'expérience humaine, possibilité radicalement liée au risque de perdre le sens. Pour qu'il y ait vie humaine, il faut qu'il y ait possibilité de perdre ou de garder le rapport à l'impossible qui fonde mon être de désir et mon désir d'être. Il va sans dire que ma recherche, si elle doit quelque chose - d'une manière ou d'un autre - à la philosophie allemande et à l'étude de la Bible, n'a pu être poursuivie et se formuler en ses termes que dans la rencontre de la pensée de J. Lacan et du désintéressement qu'elle implique.

Toutefois, si tout enseignement s'origine en une séduction, il est parfois tentant d'en rester, face à J. Lacan à cette phase originelle.

Août 1966.

NOTE : "Pour une recherche sur la pulsion épistémologique et la pulsion de mort."

Dès la Genèse, c'est au désir de connaître qu'est liée la dissociation du péché et sa conséquence, la mort.. De l'arbre de la connaissance du bien et du mal, Dieu dit : "Vous n'y toucherez pas sous peine de mort (Gn 3,3)" Dieu seul, en effet, est et connaît ce qu'il est, et sur cette identité du savoir et de la vérité, le serpent fonde sa séduction:

"Vous serez comme des dieux qui connaissent le bien et le mal..."

La femme vit que l'arbre était bon à manger et séduisant à voir (Gn " 3,56) "Sachant", l'homme et la femme découvrent la référence à l'autre, le manque qui les constitue en tant qu'être. C'est cette découverte qu'ils vont tenter de nier et qu'en niant ils vont révéler : "Ils se firent des pagnes (Gn 3,7) ". Ce voile et la négation dévoilant qu'il implique marque l'accès à l'ordre symbolique et avec lui à tout savoir qui caché et manifeste son rapport à une vérité toujours non - su

" J'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché

- Et qui t'a appris ? (Gn 3,10 - 11) "

Vouloir être comme des dieux, c'est vouloir savoir la vérité, c'est vouloir que le savoir soit identiquement la vérité, c'est vouloir annihiler la refente qui me constitue et la différence entre moi et les autres, c'est vouloir restaurer le stade du miroir pour échapper à l'élaboration symbolisante de l'image, c'est prendre l'autre pour soi. Ce faisant, c'est nier et renvoyer l'autre en tant qu'autre comme constitutif du désir de l'homme en son manque.

L'homme, pris en faute au regard de la loi édictée par Dieu (le désir du père), nie - et c'est cela même qui est sa faute - le désir de l'autre. Ainsi il dénie sa propre structure de sujet qu'il ne peut connaître comme si elle qu'en ce qu'elle indique un rapport à ... un manque. Alors qu'auparavant, nu, il n'avait pas honte, l'homme projette maintenant l'inadéquation entre savoir et vérité en pudeur pour lui (lien entre pudeur, curiosité et connaissance) et en duplicité pour l'autre. De cette duplicité, il accuse la femme. Ainsi, au lieu d'avouer le désir de l'autre (dans les deux sens) comme structurant son être même, il le dénonce comme cause de sa perte et fait de la connaissance même qu'il a de lui l'obstacle à la découverte de son être. Cherchant à combler la faille entre savoir et vérité, il ment (il ne peut d'ailleurs que se mentir) et tente de suturer par son savoir la béance à laquelle il doit l'être. Dès lors, le désir de l'autre, au lieu de le révéler à lui-même dans son rapport au manque (sexué) (1) au lieu d'indiquer par le savoir qu'il en a, sa relation à l'objet (a) et à la chute qui constitue cet objet comme cause de son désir, le désir de l'autre devient occasion de justification d'un avoir et d'un savoir qui s'épuisent à s'identifier à l'être, savoir qui, au lieu d'avouer la béance où il s'ouvre, se transmue en non - aveu, en opposition, en lutte et en travail, en convoitise et en domination.

Dans ce 'mythe de la Genèse', l'homme rend compte de sa situation. Il a à réapprendre de la non - identité à soi redécouverte dans le temps, la faille qui sépare en lui savoir et vérité en même temps que la différence d'avec l'autre, en lui et hors de lui. Réapprenant ceci, il dira qui il est : objet du désir d'un autre et lui - même désir.

La pulsion épistémologique connote un rapport de consommation, de réduction de l'autre à soi - même, de mensonge et de mort (consommation de la pomme, de l'acte sexuel, négation de désir...) en place et lieu d'une relation de différence (entre savoir et vérité, entre les sexes, entre l'homme et Dieu). En définitive, la pulsion épistémologique, en sa logique, ne se soutient que du meurtre. Mais, tuant, elle fait disparaître cela même en quoi elle trouve son origine et sa fin : le rapport à une vérité toujours autre. Et ce n'est, finalement qu'à assumer cette dissociation " jusqu'au bout (Jn 13,1)" - c'est à dire jusqu'à cette mort de soi, quand tout est consommé (Jn 19,30)" - que le fils de l'Homme redeviendra, en sa parole (son savoir), signe d'un Autre qui le constitue dans la vérité de son être et dont tout être porte la trâce (cf. l'importance des blessures et des cicatrices dans la Bible : celle de Jacob après son combat avec l'Ange, celle du Christ sur la Croix etc... et le rapport de la cicatrice et de la mort avec la sexualité dans la dialectique de la castration)

Ainsi, au terme, est dénoncée la séduction et rétabli le rapport du savoir à la vérité par le cheminement ouvert et vivant d'un désir qui situe dans le manque qui le constitue la vérité de l'autre et de lui même.

A ne considérer que l'aspect "mythique" de la Bible, il me semble que nulle part ailleurs n'est rendu compte avec autant d'acuité de la structure de l'homme et de la nécessité d'aller jusqu'au bout de son savoir, de sa science, pour que la non - identité du savoir et de la vérité qui, au terme, est nécessairement passage par la mort, manifeste et postule, au delà d'elle, la possibilité d'une vérité de l'être, sujet identique à soi, constamment médiatisée en ce temps par la progression et le risque du désir. Ce temps est le temps du désir. Sauf, toutefois, à ruiner toute possibilité de sens ou de perte de sens en déniaut au corps son rapport à l'impossible réel, ne faisant de l'autre qu'un manque qui ne serait plus le support de la vérité de son altérité. Dès lors, la même chose est en jeu dans la relation au prochain et à Dieu. Ici s'ouvre la question de la foi, ou du moins celle de sa possibilité comme permettant le cheminement de notre connaissance vers l'impossible réel.

(1) C'est à cette condition que l'homme est à l'image de Dieu, "être" : "Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa (1,27)" .

+++++